

G.-André Vachon (1926-1994) — *In memoriam*

Robert Melançon

Volume 31, numéro 2, automne 1995

Georges-André Vachon

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035975ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035975ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Melançon, R. (1995). G.-André Vachon (1926-1994) — *In memoriam*. *Études françaises*, 31(2), 23–27. <https://doi.org/10.7202/035975ar>

G.-André Vachon (1926-1994) — *In memoriam*

ROBERT MELANÇON

Restitué au présent, j'ai de nouveau le sentiment de l'écoulement du temps : la vie et la mort même cessent d'être perçues contradictoirement. Tout texte vraiment écrit est un texte d'outre-tombe.

Ces lignes se lisent dans *Esthétique pour Patricia*.

Lorsque j'ai appris, il y a deux jours, qu'André Vachon était mort, subitement, de façon terriblement inattendue — mais on n'attend jamais la mort — j'ai repris ses livres, et d'abord *Esthétique pour Patricia*, qui était le plus imprévisible de ses essais, celui qui lui ressemblait le plus par cette imprévisibilité même qui était la constante paradoxale de son être. Je l'ai ouvert au hasard, je suis tombé sur cette phrase et j'ai brusquement entendu, ou plutôt, déjà, réentendu sa voix. C'est cette voix que je voudrais d'abord faire entendre. J'ouvre au hasard ses livres, comme il aimait lui-même s'emparer de tous les livres. Sans préambule.

Au regard de la chaîne logique, de la chaîne parlée, de la chaîne des comportements "humains" — comme des sémiologies et structuralismes qui les décrivent — l'acte libre est, moins que l'improbable, l'inexistant.

Cela se lit dans *Rabelais tel quel*.

Si nous aimons une œuvre, ce ne peut être, la plupart du temps, parce que d'autres avant nous l'ont aimée. Même

quand il se masque derrière des justifications théoriques, notre discours critique n'a rien d'autre à déclarer que les raisons d'un amour. Et ces raisons doivent nécessairement contenir une réponse précise à la question : qu'est-ce que la littérature ? — réponse qui [...] oblige d'abord à poser des questions plus intimes : qu'est-ce que la conscience ? qu'est-ce que la liberté ? Aussi l'entreprise de constituer un nouveau répertoire de notre littérature, à partir des passions, des parti pris de lecteurs individuels, permet-elle de mieux poser le problème de l'identité nationale. Pas plus que notre tradition littéraire, elle ne se trouve derrière nous. Elle est en avant, dans les choix, dans la liberté que quelques individus s'accorderont peut-être, au niveau de leur vie comme de leur culture. Elles sont, l'une et l'autre, à inventer.

C'était la conclusion d'«une tradition à inventer», conférence prononcée le 2 mai 1968.

Je pourrais ainsi continuer indéfiniment à citer, tant les textes d'André Vachon se laissent convoquer par les circonstances dans lesquelles le lecteur se trouve. Ils sont directs, étrangers à tout esprit de système, attentifs au présent, à l'éternel présent qui semblait le seul temps auquel il attachait quelque importance, le temps de la liberté, de l'ouvert, du possible.

Mais c'est à nous qu'il convient de parler maintenant, à moi à qui vous avez confié la tâche de parler au nom de ses proches, de ses amis, de ses collègues, de ses étudiants, des membres du personnel du département d'études françaises, en *notre* nom à tous, non pas pour dire qui il fut — nul ne le pourrait, parce qu'André Vachon était le moins saisissable des hommes — mais pour dire celui qu'il fut pour nous, qui l'aimions.

Permettez-moi d'évoquer brièvement l'homme, le collègue que j'ai côtoyé pendant plus de vingt ans. Si je devais le caractériser d'un mot, ce serait celui d'imprévisible. Il vous attrapait sans crier gare, un lundi matin, un jeudi après-midi, à tout moment, dans le corridor du département, dans votre bureau si vous aviez laissé la porte ouverte, et avant même d'avoir échangé avec vous ces salutations qui sont la forme convenue de la sociabilité, il vous entretenait de la poésie de Wallace Steven, de *L'Histoire* de Dollier de Casson, de la traduction de Dante par Jacqueline Risset, d'un article du *New Yorker*, d'une chronique d'Arthur Buies, d'une de ces incongruités administratives qui font le tissu de la vie universitaire, puis il vous saluait rapidement et disparaissait dans son bureau ou filait vers sa salle de cours. Je ne m'attendais jamais à ce qu'il allait me dire, qui était tour à tour saugrenu, savant, étonnant, curieux, drôle et parfois tout cela à la fois. Quand il

venait de découvrir un auteur, un article de journal, un restaurant, il fallait qu'il vous fasse partager sa découverte sur-le-champ. Sans s'attarder à expliquer. Car il n'aimait ni s'attarder, ni expliquer.

Plusieurs d'entre nous avons d'abord connu André Vachon comme professeur. Le plus libre, le moins professoral des professeurs. Pour moi, ce fut en classe de philosophie, en 1964, au Collège Sainte-Marie. Nous entreprenions l'étude des lettres, et il était notre initiateur. Ses cours étaient les plus passionnants, les plus stimulants, les plus déconcertants aussi. Il entrait, montait vivement sur l'estrade et, debout, appuyé de la main gauche au bureau, manipulant de la droite d'invisibles objets dans l'espace, il se mettait aussitôt à parler sans se reporter à ses notes, qu'il avait posées devant lui comme pour s'en défaire. Nous devinions obscurément que ce qu'il savait déjà ne l'intéressait plus vraiment, qu'il cherchait autre chose qu'il ne possédait pas encore, nous associant au travail de sa pensée qui se faisait là devant nous, qui se cherchait dans le temps même qu'elle se proposait à nous. Lorsqu'il était inspiré — et il l'était souvent, parce qu'il travaillait beaucoup —, c'était éblouissant : tant de culture, vivante, non pas comme un musée de formes et de thèmes à répéter mais comme une force, comme une énergie qui l'emportait au-delà de lui-même et qu'il nous invitait à reprendre à notre propre compte pour aller plus loin que lui, par nos propres chemins. Il nous donnait peu de réponses ; celles-ci ne semblaient pas l'intéresser parce qu'elles arrêtaient l'enquête. Nous sortions de ses cours la tête bourdonnante d'hypothèses, étourdis de questions. Mais cette perplexité était féconde : nous discussions longtemps après ses cours, nous allions à la bibliothèque découvrir ces textes dont il nous avait, au détour d'une phrase, révélé l'existence et qu'il nous fallait maintenant lire, toutes affaires cessantes, parce qu'il avait éveillé notre curiosité. Plus tard, lorsque je fus à mon tour devenu professeur, bien des étudiants qui me parlaient des cours de « Monsieur Vachon » m'ont laissé entendre que ce miracle avait continué à se produire. Hier, plusieurs d'entre eux m'ont téléphoné ou sont venus me voir à l'université pour me demander de ne pas oublier, dans cet hommage, de dire qu'ils avaient aimé André Vachon, ce professeur qui ne ressemblait à aucun autre, qui ne se souciait même pas de se ressembler à lui-même, et qui avait gardé, intacte après tant d'années d'enseignement, la capacité de s'étonner de ces choses si difficiles et si simples à la fois ; la littérature, la pensée qui se cherche et se forme dans la langue au contact des œuvres littéraires. André Vachon était un connaisseur de littérature, et il savait que la littérature n'enseigne que la liberté. Son enseignement n'allait certes

pas sans risques, mais que serait un enseignement qui ne risquerait rien ? Ce risque, il l'acceptait comme une des conditions de l'exercice de son métier.

On parle beaucoup de recherche à l'université depuis quelques années, pas toujours à juste titre lorsqu'on la réduit à la course aux subventions et à la multiplication des articles savants ou dits savants. André Vachon aurait haussé les sourcils si je lui avais dit qu'il était un chercheur, puis il aurait sans doute éclaté de rire. Chercheur, il n'était pourtant que cela, jusque dans ses cours de premier cycle, ses cours d'introduction dans lesquels la transmission nécessaire des rudiments à des débutants débouchait souvent sur des réflexions d'une parfaite originalité. Chercheur, il l'était aussi, bien entendu, dans le sens plus courant du terme : qu'on se reporte aux abondants travaux — livres, articles et conférences — qu'il a publiés. Chercheur, il l'a aussi été en qualité d'animateur sans pair : il a été, durant une douzaine d'années le directeur, c'est trop peu dire, l'âme de la revue *Études françaises*; il a bousculé le domaine des études québécoises dans une série éblouissante d'articles et de conférences à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, et je ne pense pas qu'on ait répondu aux questions fondamentales qu'il a jetées dans ces textes surchargés d'idées neuves : il a créé, enfin, aux Presses de l'Université de Montréal, la collection « Bibliothèque québécoise » où ont paru l'édition critique de la *Relation de 1637* du père Le Jeune par Guy Lafèche, celle de l'*Histoire simple et véritable* de Marie Morin par Ghislaine Legendre, frayant ainsi la voie à l'immense entreprise de la « Bibliothèque du Nouveau Monde ».

Chercheur, André Vachon l'était parce qu'il ne se satisfaisait d'aucun résultat. À toute théorie trop sûre d'elle-même, il opposait la résistance d'un poème, d'une page de prose, dont le séduisait l'irréductible singularité. Il n'hésitait pas à brûler ce qu'il avait adoré, soucieux de ne pas s'enfermer dans celui qu'il avait été, curieux de celui qu'il pouvait devenir. Il a abandonné assez vite la forme érudite de son premier livre, *Le Temps et l'Espace dans l'œuvre de Paul Claudel*, qui avait été sa thèse de doctorat et qui aurait pu lui assurer, s'il lui avait donné suite, une grande carrière de spécialiste qui ne l'intéressait pas. Il a préféré la forme plus libre de l'essai, qui convenait mieux à son esprit curieux et impatient. Il n'aimait pas s'encombrer d'un lourd appareil lorsqu'il se lançait dans une de ses expéditions critiques qui nous ont valu de beaux livres, des livres écrits, je veux dire dans lesquels l'écriture devient à la fois la méthode, la théorie, l'instrument de la recherche et son objet : je pense à *Rabelais tel quel*, à *Esthétique pour Patricia*.

J'ai prononcé le mot d'écriture. Autant que professeur et chercheur, je dirais même parce qu'il était professeur et chercheur, André Vachon a été écrivain. Non pas tant parce qu'il écrivait bien — c'était le cas, et ses lecteurs le savent — que parce qu'écrire était pour lui une façon de penser, d'inventer, de trouver, hors de la redite, ce qu'on s'étonnait ensuite, après l'avoir lu, de n'avoir pas trouvé soi-même, tant cela, qui était souvent pourtant bien paradoxal, prenait corps d'évidence dans son écriture. Écrivain, il l'était parce qu'il aimait l'écriture, et cet amour a sans doute été la ligne directrice de sa vie, dont il n'a jamais dévié. Il l'a dit mieux que je ne le dirais, et il s'est ainsi nommé mieux que je ne le nommerais. Il convient donc, en terminant, que je le laisse nous parler encore. Cela vient d'*Esthétique pour Patricia* :

L'écriture est immortelle. Elle est ce qui rend immortel. Elle ressuscite à chaque instant, des menaces de mort qui l'entourent. Si je meurs, quelque autre me survit, qui est vraiment moi, de même que je me succède à moi-même, tout au long de ma vie.

Je ne meurs plus ; puisque Je est un autre.

21-22 avril 1994¹

1. Ce texte est daté. Lors de la cérémonie d'adieu du 22 avril 1994, le hasard (j'étais directeur du département d'études françaises) m'a imposé le rôle de porte-parole des étudiants et du personnel ; forcé de parler au nom d'autres personnes, j'ai dû repousser la peine stupéfaite dans laquelle me jetait la mort d'André Vachon, que je ne saurais dire encore. On comprendra que je n'aie pas pu retoucher ces pages. Mai 1995.